LA TRAGI-COMEDIE DE LA MAIN INVISIBLE

(Comédie en six actes et trois cadres : Francisco CONDIS y TROYANO)

Narrateur

Je dois tout d'abord vous prier de m'excuser car, involontairement certes, on vous a trompés sur le titre de la pièce que nous allons jouer ensemble. Mais comme ce qui est important dans une représentation théâtrale n'est pas le titre, mais bien le déroulement de l'action, nous laisserons à chacun le droit de mettre à l'affiche le titre qu'il considère le plus adapté.

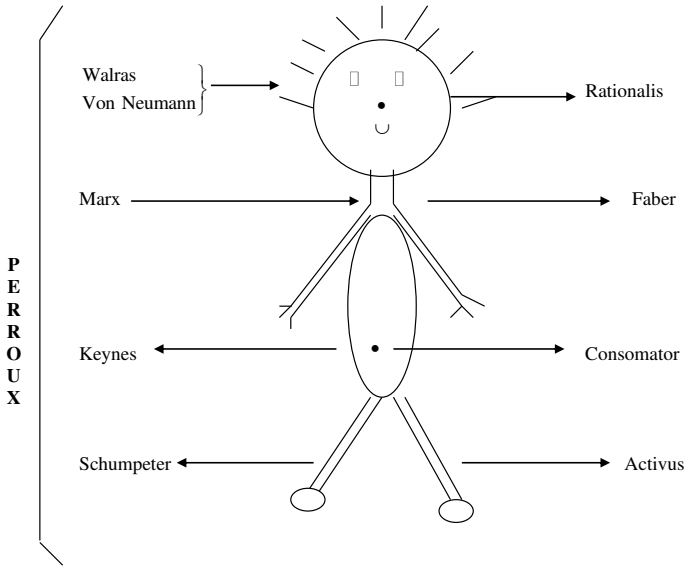
Cette pièce commence par un monologue – d'ailleurs très à la mode – mais continuera – j'espère – par un dialogue et enfin un « multilogue ». La difficulté, dans ce genre de représentation théâtrale, vient du fait que le même acteur – en l'occurrence bien médiocre – doit jouer simultanément le rôle de narrateur, scénariste, acteur et, à la limite, critique de variétés.

J'espère obtenir votre bénévole complicité face aux multiples tâches que je me suis imposées.

Les personnages principaux sont des hommes de laboratoire, des « Docteurs Frankenstein » qui, au milieu de leurs éprouvettes, manipulent les « gènes », construisent des monstres et des situations déformées et déformantes du réel qui les entoure. Ces personnages, nous allons les appeler « l'économiste n°1 » et « l'économiste n°2, et le monstre qu'ils vont créer sous nos propres yeux le voici, c'est l'HOMO OECONOMICUS.

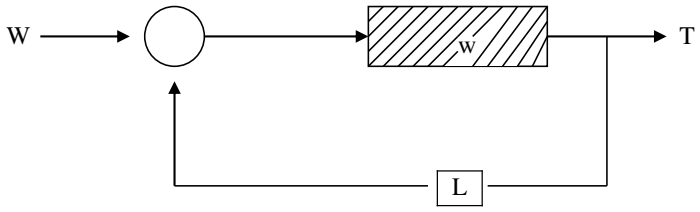
(Le narrateur dessine l'HOMO OECONOMICUS)

HOMO OECONOMICUS



La tragi-comédie que nous allons vous présenter est l'histoire du drame qui se déroule autour du « créateur » et de la créature, entre l'économiste et son petit monstre. Tout le problème épistémologique – oui, enfin, j'ai prononcé le mot interdit – tourne autour de ce rapport entre le docteur Frankenstein et son petit monstre.

Mais puisque je l'ai prononcé, il faut que je vous confie – entre nous – ce que veut dire épistémologie. C'est tout simplement la théorie de l'information, version classique. On a des entrées (inputs), une « boîte noire » qui transforme ces entrées en sorties (outputs) et un mécanisme de réaction (feedback) qui sert à contrôler les entrées de manière que le système puisse garder une certaine stabilité. Soit,



Quelle est la signification de ces sigles ?

W : C'est le « monde », le « state of affairs » que disait WITTGENSTEIN

w : C'est la « vision du monde », la « Weltanschauung » que disent les Allemand. Mélange de « Gestalt » ou « forme » d'après la théorie psychologique des formes, WITTGENSTEIN l'appelait le « picture of reality ». Georges GUSDORF l'appelle « l'espace mental »

T : C'est la *théorie* ou, pour d'autres, le *modèle*. Nous préférons dire que c'est le « champ d'interprétation de W délimité par w ». Ainsi, T *montre* ce que w *voit* et ce que w voit, T le *dit* par L

L : C'est le langage, l'ensemble de propositions d'une théorie, le discours de w. L contrôle les entrées du système de façon que celui-ci garde une certaine stabilité. Lorsque des mouvements inattendus se produisent en W, L contrôle les entrées de façon à éviter que T ne dise pas ce que w voit.

Notre système épistémologique devient donc :

$$T = w(W, L)$$

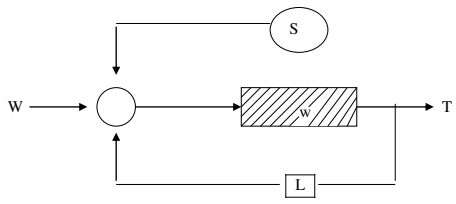
Ne manque-t-il pas quelque chose dans ce schéma ?

Depuis des années, les philosophes de sciences – en particulier l'empirisme logique lié aux noms de RUSSELL, CARNAP, KEYNES, etc. – croyaient que tout le problème épistémologique pourrait être réduit à un problème *logique*, c'est-à-dire un problème de langage. Pour eux, le système gardait sa stabilité du moment que #L ⇔ #T, autrement dit, du moment que le langage *disait* tout ce que la théorie *montrait*[1]. Dès lors, la tâche de l'homme de science consistait à trouver un langage approprié à la théorie. Dans le fauteuil d'en face, un certain rationalisme, représenté par Karl POPPER, LAKATOS, HEMPEL, NAGEL, etc. disait que cette équivalence était impossible et que, par conséquent, une théorie montrait toujours plus qu'elle ne disait (#T > #L) (c'était la naissance de l'instrumentalisme).

Cette bagarre de chiffons pressés et d'écorces d'arbre fit couler beaucoup d'encre jusqu'au moment où – comme dit la chanson – « Zorro est arrivé ». Notre Zorro n'était pas Alain DELON ni Henri SALVADOR, mais un physicien devenu historien et épistémologue par vocation. Thomas KUHN – de son vrai nom – qui lança la pierre dans la mare avec un article paru il y a plus de vingt ans et dont les conclusions sur la nature même de la science sont encore valables.

KUHN ajouta à mon schéma une variable oubliée : la dimension de pratique sociale de la recherche scientifique. C'était l'archi-fameux « paradigme ». Pour Thomas KUHN, l'homme de science agit dans un cadre social restreint – celui de son groupe professionnel – et un cadre social élargi, celui de la société. Les théories scientifiques sont des « puzzles » adaptés au domaine des problèmes qu'on veut soulever. Lorsque, suite à une *anomalie* quelconque, il y a trop de pièces (ou pas assez) pour résoudre le problème soulevé, on remet le « puzzle » dans la boîte et on en prend un autre. C'est la Révolution Scientifique.

Notre système épistémologique prend alors la forme suivante ;



où S représente, bien sûr, l'aspect social de la connaissance (la praxis) dans la double dimension restreinte ou élargie.

[1] Le signe # désigne le « cardinal » de L et T. Si T interprète un nombre n d'objets mais que L ne comporte que l<n noms référentiels, alors #L < #T car L ne parle pas de tous les objets désignés par T.

Dans ce système, on peut donc voir trois conceptions de la science, d'après le type de *transformateur* [2] (c'est-à-dire $\tau = \frac{\text{outputs}}{\text{inputs}}$) que l'homme de science utilise :

a) $T = w(W)$ et $\tau = \frac{T}{W} = w$: la science *croît* d'une façon linéaire et harmonieuse.

C'est le rêve platonicien de Bertrand RUSSELL.

b) $T = w(W - LT)$ et $\tau = \frac{w}{1 + Lw}$: c'est le *paradigme*, c'est-à-dire le système garde sa stabilité grâce au contrôle du discours de la science sur l'évolution de W. Le puzzle « marche » jusqu'au moment où une nouvelle découverte modifie W (ou simplement w). C'est le « feedback » négatif. KUHN dit que le système agit ainsi par effet de S qui est en fait un opérateur de « signe » (+ ou -). C'est le « contexte de justification » dans un paradigme, d'après la terminologie de KUHN.

c) $T = w(W + LT)$ et $\tau = \frac{w}{1 - Lw}$: c'est la « *révolution permanente* », l'instabilité décroissante de la connaissance scientifique. Si Lw est voisin de 1, alors le système explose. Karl POPPER suppose toujours que $Lw < 1$: la science est toujours dans un « contexte de découverte », d'après la terminologie de KUHN.

S'il y a un économiste dans la salle, il se sera déjà aperçu que ces trois types de systèmes (appelons-les « modes de production scientifique ») correspondent aux trois types classiques de la production de biens : rendements *croissants, constants et décroissants*. Le petit τ, qui est une fonction de transformation montre le « mode d'appropriation » de l'objet W par la théorie T (pour l'économiste, c'est le coefficient technique).

(Un regard étonné !)

J'ai l'impression de m'être trompé de salle. C'est bien d'économie que nous devions parler ? Veuillez m'excuser d'une si longue introduction.

Le rideau se lève !

[2] Du point de vue épistémologique, il s'agit de l'interprétation des faits par l'homme de science.

ACTE I : L'économiste n°1 voit : VISION DU MONDE 1 (w)

L'économiste n°1 vient de s'installer à Lausanne comme professeur. Il n'est pas trop jeune (37 ans) et il a eu beaucoup de mal à se faire introduire dans le cercle des économistes. Il est presqu'un « raté » (un ingénieur manqué) bien qu'il sût depuis toujours que le Destin qui avait confié une mission prophétique : ramasser le puzzle que son ancêtre SMITH avait laissé sur la table, le mettre dans la boîte et sortir l'autre que son père lui avait donné le jour de son anniversaire : faire de l'économie une science exacte (« *calculable* » on dirait de nos temps .

L'économiste n°1 s'appelle Léon et son père – économiste aussi – August WALRAS. C'est August qui, un jour de promenade, avait dit à Léon qu'il devait bâtir une nouvelle théorie de la *mécanique économique*, science exacte, fondée sur les lois de la nature et principalement sur celle qu'il avait découverte un jour de peine :

la valeur d'un produit = rareté du produit

Pour bâtir cette théorie, l'économiste n°1 devait utiliser deux instruments très cartésiens : la géométrie « pour connaître en particulier » et l'algèbre « pour comprendre et articuler plusieurs ensembles »[3].

L'économiste n°1 lève les yeux autour de lui (début du XXème siècle). Il *regarde* : le syndicalisme pousse, la classe ouvrière demande un autre type de société, l'anarchie menace l'Europe chrétienne. Où sont les formes géométriques, ou l'abstraction algébrique ? Il ferme les yeux et se rappelle les jours où il allait acheter des actions à la Bourse et il *voit : L. WALRAS* : « *Voyons donc comment s'exerce la concurrence sur un marché bien organisé, et, pour cela, entrons à la Bourse des fonds publics d'un grand marché de capitaux tel que Paris ou Londres »*[4].

L'économiste n°1 voit alors autour de lui un monde enchanté, sans profit, sans pouvoir, sans contrainte, sans conflits, et, enfin, sans hommes. L'économiste n°1 ne voit que des points, des points et des courbes. Vous êtes un point et vos désirs sont des courbes. Je suis un point et mes désirs sont des courbes. Si votre courbe se croise avec la mienne… le marché ! Echange : je vous aime, vous m'aimez et le *prix* nous sera donné par *surcroît*.

[3] DESCARTES, Discours de la Méthode, Aubier-Montaigne, Paris, 1951, p.38.
[4] L. WALRAS, Eléments d'Economie Politique, Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence, Paris, 1952, p.45.

La vision de l'économiste n°1 est celle des *harmonistes*, comme dit Daniel VILLEY[5]. Il existe un ordre qui dépasse la réalité. Cet ordre est créé par élimination des hommes, de leurs inégalités, leurs besoins, leur pouvoir. Cet ordre est *construit, défini* dans l'équilibre général économique ; là où « les prix courants sont égaux aux rapports de rareté »[6]. C'est la loi du marché, loi immuable et inexorable car déterministe.

Le monde réel est-il différent ? Et bien tant pis pour le monde réel, dira-t-il. La rareté – sa rareté – est un concept « scientifique », lire « idéal », il ne s'oppose pas à l'abondance. Quel est alors le rapport entre l'expérience et la théorie ? Ecoutons-le.

L. WALRAS : « Les sciences physico-mathématiques… abstraient [de l'expérience]… des types idéaux qu'elles définissent ; et sur la base de ces définitions, elles bâtissent *a priori* tout l'échafaudage de leurs théorèmes et de leurs démonstrations. Elles rentrent, après cela, dans l'expérience *non pour confirmer, mais pour appliquer leurs conclusions*… Pour observer cette méthode, l'économie politique pure doit emprunter à l'expérience des types d'échange, d'offre, de demande, de marché, de capitaux, de revenus, de services producteurs, de produits. De ces types réels, elle doit abstraire, par définition, des types idéaux, et raisonner sur ces derniers, pour ne revenir à la réalité *que la science une fois faite* et en vue des applications »[7]. C'est une vision « mécaniciste » que son père l'inculqué depuis qu'il était petit.

On a déjà vu où l'économiste n°1 emprunte le « type réel », à savoir sur le marché boursier. On comprend aussi que son équilibre économique est donné par construction « *ab ovo* », comme il disait. Un œuf parfait dans le nid, mais un œuf que personne ne pouvait prédire exactement ce qu'il allait devenir avec le temps, commente SCHUMPETER avec malice[8].

Hélas, le temps devait montrer le vrai visage du petit monstre créé par Léon WALRAS. L'*« homo oeconomicus rationalis* » devait montrer la vacuité de sa rationalité lorsque, libéré des éprouvettes, il dut se mettre dans les rapports sociaux de production.

La crise de 1930 avec les suicides, les faillites, le chômage, la famine et toutes ses séquelles devait provoquer une surtension si grande dans W que le système épistémologique avait du mal à maintenir la stabilité. Les gouvernements (le pouvoir politique), les groupes privilégiés du système économique, en un mot la bourgeoisie, regardait angoissée ce monde qui lui

[5] D. VILLEY, Notes d'Histoire de la Pensée Economique, Les Cours de Droit, Paris, 1966.
[6] L. WALRAS, o.c., p.101.
[7] Ibidem, p.40.
[8] J.A. SCHUMPETER, History of Economic Analysis, Allen and Unwin Ltd, London, 1963, p.1021.

échappait. La Révolution frappait à la porte et le « grand soir » semblait arriver. Alors… alors…Keynes est arrivé avec sa théorie macroéconomique !

ACTE II : L'économiste n°2 voit :VISION DU MONDE 2 (w_2)

L'économiste n°2 a tout ce qu'il faut pour réussir dans la vie : intelligence, sympathie, argent et ambition. Surtout (contrairement à Walras) son père lui a laissé beaucoup des relations. Décidé, impulsif toujours avec un regard à court terme mais une grande perception du monde sensible. (Son père était aussi un grand économiste, ce qui donne à notre récit un caractère freudien). Mais le père de l'économiste n°2 n'avait pas lu DESCARTES, sinon LOCKE et HOBBES (« *homo homini lupus* », l'homme est un loup pour l'homme).

L'économiste n°2 regarde autour de lui et il voit : « *Le monde commence à se rendre compte peu à peu que nous avons vécu cette année à l'ombre d'une des plus grandes catastrophes économiques de l'histoire moderne. L'homme de la rue s'interroge maintenant sur ce qui est arrivé… Il a des doutes sur l'avenir. Vient-il d'un rêve agréable, réveillé par une terrible réalité, ou, au contraire, est-il passé d'un rêve à un cauchemar qui devra finir bientôt* ?

L'homme de la rue ne doit pas avoir de doute. « *L'autre ne fut pas un rêve, mais celui-ci est un cauchemar, qui disparaîtra dans la matinée*[9].

En regardant ce monde en détresse, le n°2 ressent sa mission prophétique qu'il libre à Bernard SHAW : « *Je crois être en train d'écrire un livre de théorie économique qui, dans une large mesure, révolutionnera… la façon dont le monde pense à propos des problèmes économiques… Il y aura un grand changement et en particulier, les fondements ricardiens du marxisme seront renversés* »[10].

Quel est son message ? Quelles sont ces fondements qui mettrons le marxisme dans les antiquités de l'économie ? L'irrationalité du marché, l'impossibilité de calculer les motivations individuelles des investisseurs. Il n'y a pas d'autre loi du marché que celle des grands nombres : « *Stability of Statistical Frequencies* ». D'un coup KEYNES (le mondain qui fréquente la haute bourgeoisie) détruit l'irénisme classique de la « main invisible », cette force extérieure qui réconcilie l'égoïsme privé et le bien public. A tel point qu'il introduit, en plus, le conflit entre mon ego présent et futur : la rationalité objective est une chimère, car elle est fondée sur des anticipations.

[9] John M. KEYNES, Essays in Persuasion, The Norton Library, N.Y., 1063, p.135.
[10] Lettre à B. SHAW, cité par R.F. HARROD, La vie de John Maynard KEYNES, Londres, 1951, p.462.

« *Le monde n'est pas gouverné de telle façon que les intérêts privés et sociaux coïncident toujours* »[11]. Vous êtes un point et je suis un point. Un point c'est tout. Il n'y a pas de courbes car ce que je désire maintenant, la minute après je le refuserais peut-être. C'est l'ancien atomisme grec qui revient à KEYNES à travers LOCKE : la nature est composée d'atomes qui s'entrechoquent aveuglément dans l'espace vide. L'argent économique est un pur devenir que chaque agent utilise de manière differente.

Quelle est sa méthode ? Celle des ajustements périodiques et des pseudo-équilibres. SCHACKLE l'appelle méthode « *kaleidostatics* »[12]. Elle consiste dans la *classification* pure des phénomènes. C'est la méthode de la médecine, du droit, de la morale chrétienne : la casuistique.

D'après Daniel VILLEY, KEYNES est un *discordantiste* (il y a un désordre inhérent à la nature et il n'y a d'ordre que dans la culture). Cependant, l'antinomie keynésienne, c'est-à-dire la contradiction entre un désordre de la nature et un ordre créé par l'homme se résout, comme chez LEIBNITZ, dans la *probabilité* : face à l'ordre automatique et déterministe de l'Equilibre walrasien, KEYNES situe un ordre probable issu du « contrat social », c'est-à-dire de l'intervention de l'Appareil Economique de l'Etat.

Contrairement à l'économiste n°1, le n°2 ne croit pas que l'offre crée sa propre demande (loi de SAY) par le comportement rationnel des investisseurs, car la propension marginale à consommer des individus est une variable psycho-sociale, difficilement maniable. Pour soutenir l'activité et maintenir l'ordre économique, l'Etat doit intervenir par le truchement des investissements publics.

Croyait-il vraiment à l'équilibre général ? L'Etat devrait un jour laisser sa place à la pure initiative individuelle. Ou, au contraire, le rôle de l'Etat deviendrait de plus en plus puissant avec les crises du système ?

Il faut dire qu'à la fin de la « Théorie Générale », il fait une « profession de foi » dans le libéralisme qui est en pleine contradiction avec sa propre vision du monde..

Keynes : … « Aussitôt que les contrôles centraux auront réussi à établir un volume global de production correspondant d'aussi près que possible au plein emploi, la théorie classique

[11] J.M. KEYNES, Essays in Persuasion, o.c., p.312.
[12] G.L.S. SCHACKLE, Epistemics and Economics, A Critique of Economics Doctrine, Cambridge University Press, 1972, p.72.

reprendra tous ses droits »[13]. [Alors], l'intérêt individuel déterminera le choix des richesses produites, l'allocation optimale des ressources et la distribution des revenus[14].

Joan ROBINSON dit que cette profession de foi est l'ancien étendard de l'idéologie qui place toujours l'équilibre et l'ordre « à long terme », dans l'avenir… Je pense personnellement que KEYNES n'a jamais cru au retour du libéralisme. Coincé entre une vision non déterministe du marché (donc un désordre possible) et une conception irrationaliste de l'homme (donc des motivations qui échappent au contrôle scientifique), sa théorie reste prisonnière d'une ambiguïté semblable à celle de l'existentialisme.

ACTE III : L'économiste n°1 montre : LA THEORIE 1 (T_1)

Soit un ensemble d'équations divisé en trois sous-ensembles :

(1) Equations du « rien pour rien » (PERROUX)[15], c'est-à-dire l'offre de *services* (capital, travail, terre) est égale à la dépense en *biens* de consommation. C'est le système budgétaire : on dépense tout ce qu'on gagne (globalement, bien sûr : pour les économistes, c'est la contrainte « d'adding-up »). Appelons ce sous-ensemble : Y = 1 … n.

Y signifie que toute activité économique doit passer par le *marché*.

(2) Un sous-ensemble d'équations de comportement rationnel des individus : maximisation des utilisés marginales. Condition : l'optimum implique que les utilités marginales de chaque service sont proportionnelles à leur prix. Désignons ce sous-ensemble : $U = 1...m$. On a donc : n + m équations, avec m + n inconnues (biens et services). Ces inconnues sont fonction des *prix* fixés par le marché et connus des individus.

(3) Un sous ensemble d'équations d'égalité du marché : $\boxed{O = D} \rightarrow M = 1...1$, pour chaque bien et service.

Les conditions d'équilibre du marché sont :

a) Les quantités de service employées (demandes) doivent être égales aux quantités offertes : *plein emploi* ;

b) Les coûts de production doivent être égaux aux prix : *profit nul*.

[13] J.M. KEYNES, Théorie Générale, o.c., pp.372-373.
[14] Ibidem.
[15] F. PERROUX, Economie et Société, Contrainte – Echange – Don, P.U.F., 1963.

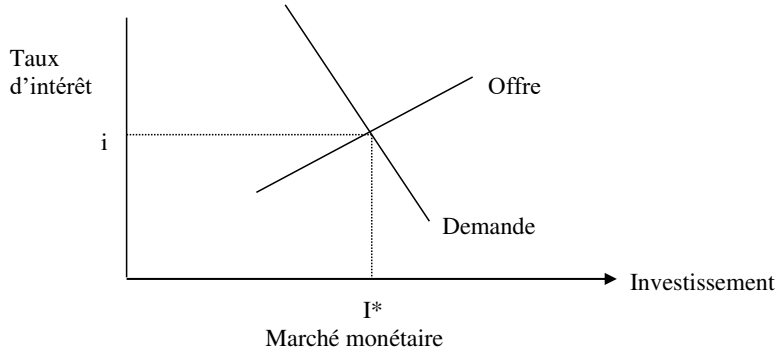
Bref : n quantités de services offerts

m quantités de produits demandés

n prix de services

m-1 prix de produits (car le prix de la monnaie est 1)

La monnaie n'est donc qu'un *numéraire* (c'est un « voile » qui cache le transfert de *biens épargnés* à l'*investissement*, ceci à travers le mécanisme du marché.



La *demande* est fonction de la productivité marginale du capital (décroissante) ou profits attendus.

L'offre d'investissement *est* l'épargne.

Si $O > D \Rightarrow i \square \Rightarrow I \square$

$O < D \Rightarrow i \square \Rightarrow I \square$

Le marché est donc la « main invisible »

ACTE IV : L'économiste n°2 montre LA THEORIE 2 (T_2)

La théorie de KEYNES est axée sur trois hypothèses :

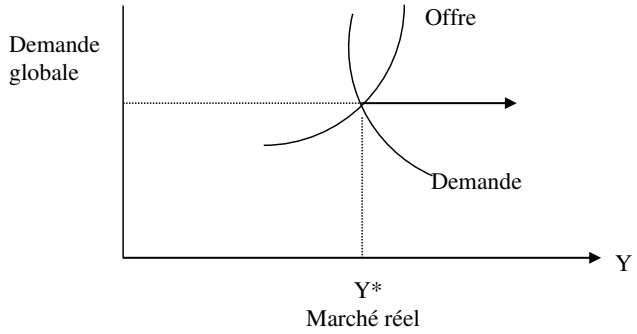
(1) la demande *détermine* l'offre ;

(2) mais d'une manière *insuffisante*.

(3) D'où le passage à une demande *dirigée*.

Il se penche sur les causes du Revenu Global (Y) et de l'emploi (E).

L'emploi dépend – comme chez le n°1 – du marché (mais nous verrons que ceci n'est pas toujours vrai) :



O : plus ou moins stable, elle dépend du capital (K), travail (L), matières premières (M) et la technologie. Tous ces facteurs sont pris à *court terme*.

D : $\left\langle \begin{array}{l} \rightarrow \text{Consommation privée (C)} \\ \rightarrow \text{Investissement (I)} \end{array} \right. \Rightarrow \boxed{Y = C + I}$

Ceci est une tautologie (égalité comptable)

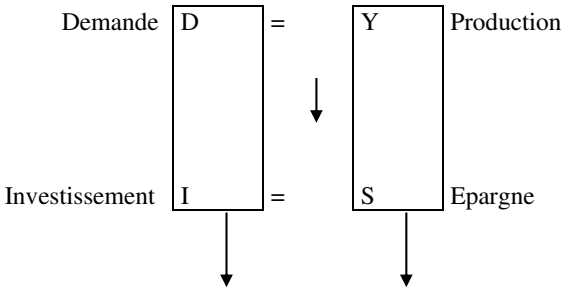
Mais l'économiste n°2 énonce une loi psychologique sur C : « Lorsque le revenu augmente, la consommation augmente, mais *moins* que le revenu ».

$$\left(C = a + bY \qquad \frac{\Delta C}{\Delta Y} = b \qquad 0 < b < 1 \right)$$

Pourquoi ? Parce que le *multiplicateur* des dépenses (qui multiplie le revenu est) $\boxed{k = \frac{1}{1-b}}$.

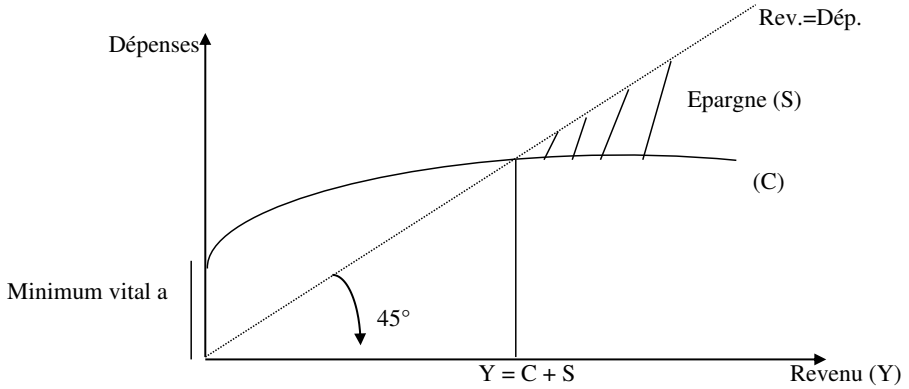
Or, si $b \geq 1$, k « explose ».

<u>On a donc</u> :



Emploi Ressources

<u>Ou autrement</u> :



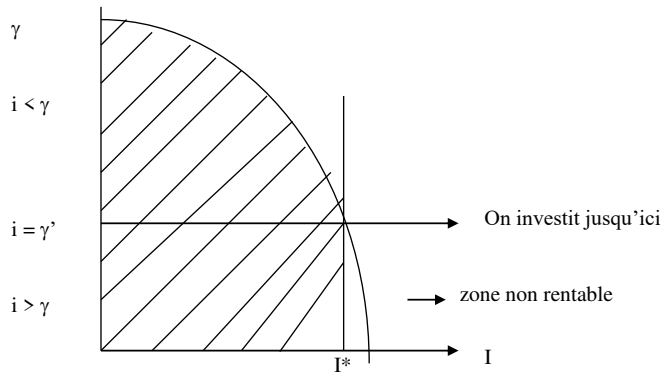
Mais la véritable « coupure » avec WALRAS, c'est dans les investissements, car $Ia \neq Sa$ (l'investissement « ex-ante » ≠ épargne « ex-ante »).

L'investissement dépend de l'incitation à investir (v)

$v = \frac{\gamma}{i}$ (efficience marginale du capital)

(taux d'investissement)

$I = \bar{I} + vI$



Pour KEYNES, la monnaie est un *bien spécifique dont la demande joue un rôle fondamentale dans l'économie (et non un simple « lubrifiant » comme disait Walras).* Il distingue trois types de demande:

L_1 :demande de transaction pour les échanges de biens et services

L_2 : demande de précaution comme épargne pour les vieux jours

L_3 :demande de spéculation $\rightarrow$ dépend de i et des cours des titres à la Bourse

Pour L_3 : si le taux d'intérêt diminue on ne renonce pas à la préférence pour la liquidité car on pense que la descente va passer et que les taux vont augmenter.
Par contre si le taux d'intérêt augmente on renonce à la liquidité car on prefere investir en bourse qui devient plus rentable..

Bref : Chez KEYNES, « i » dépend, comme chez les classiques, du marché ; mais puisque l'*offre* dépend de la politique bancaire, l'ajustement n'est pas automatique. Contrairement à son point de vue dans le « Treatise of Money »[16]

Or, l'insuffisance des investissements privés (due aux battements de la conjoncture, à la spéculation, à la méfiance monétaire, etc.) fait que l'Etat devra compenser l'*insuffisance* de la *demande* avec des investissements publics : G par le multiplicateur k

$$\Delta Y = k\Delta G$$

de façon à soutenir l'activité économique à travers le revenu.

Comment peut-on parler d'une *continuité* entre la Micro et la Macro ? KENNETH BOULDING dit que la Macro de KEYNES suppose une Micro dans laquelle le plan de production de chaque firme, pour une période t, dépend du *Revenu National réalisé en t-1*. Bref, une économie dirigée. C'est-à-dire la condition d'équilibre du système de l'économiste n°2 suppose que les trois déséquilibres financier, budgétaire et commercial se compensent ;

	Besoin de financement	= I – S
+	Impasse budgétaire	= G – T
+	Solde de la Balance commerciale	= X-M
		0

Autrement, l'économie sera déséquilibrée. Or, nous avons vu, investisseurs et épargnants ne seront d'accord sur le marché que par hasard. Les crises sont créées par les fluctuations inévitables du taux d'investissement.

Le message implicite de cette comédie est que les paradigmes économiques changent car la *vision* des économistes est modifiée (parfois car le monde réel change aussi) ou parce que le *langage* dans lequel ils expriment leurs théories est aussi diffèrent (le jeux du langages cher à Wittgenstein) c'est notamment le cas des formalismes introduits par les « *mathématiciens-économistes* » (différents des « *économistes-mathématiciens* »…)

Dans l'un ou l'autre cas nous avons une « Révolution Scientifique » et un changement des paradigmes…

[16] Voir L. KLEIN, The Keynesian Revolution, Macmillan, London, 1968.